

Première partie

Ma fonction d'instituteur, ma vie avec Josée ma future épouse, nos débuts à Asisi, un petit village situé à l'ouest de SUIDJELAND.

Si j'ai bonne mémoire et jusqu'à preuve du contraire, l'état de ma mémoire ne souffre d'aucun doute, il y a exactement quarante-six ans. Oui parce que moi j'avais vingt-trois ans et aujourd'hui, j'ai mes soixante-neuf balais bien sonnés. Je sortais tout fraîchement du centre d'aptitude et de formation pédagogique (CAFOP) de Grandbas. Cette formation avait une durée de deux années pendant lesquelles, des enseignants nous enseignaient à enseigner. Ils insistaient sur le fait que ce métier se faisait par vocation. Car c'était un métier difficile. Seulement moi Glôbou personnellement, je n'y étais pas par vocation. C'était par stratégie. C'était une voie sûre pour travailler rapidement. Mes parents paysans n'avaient pas suffisamment de moyens pour m'assurer de longues études. J'étais deuxième enfant, d'une famille de cinq. Une famille africaine qui allait sûrement s'agrandir. Papa et maman étaient encore jeunes. Ils ne ratèrent pas les occasions pour s'amouracher devant nous. Mes parents s'aimaient fortement. Ils nous aimaient aussi. Ils ne manquaient pas de nous le prouver. Cet indescriptible amour, ils le manifestaient par leur protection, l'éducation qu'ils nous apportaient, mais aussi, de temps en temps, par quelques fessées, en cas de punition. L'avenir de ma famille était ma préoccupation majeure. Mes parents à leurs vieux jours seraient à notre charge, nous leurs descendants. En Afrique l'enfant était et demeure un investissement, un placement pour les siens ; tôt ou tard il devra rapporter des intérêts pour le profit de sa famille, son village, sa région, son pays et à l'Afrique son Afrique. L'enfant appartient à tout le monde. C'est pour cela qu'on dit chez nous que le bon chasseur, comme mon ami N'dri Honoré, tue seul un

éléphant et tout le village le consomme. Ceci est une facette de la solidarité africaine. Ces vertus-là, je les avais encrées en moi depuis le lait maternel. Aussi, l'avenir de mes petits frères et sœurs me préoccupait sérieusement. Les scolariser, les aider à faire de bonnes études était pour moi un devoir de grand frère. Ma grande sœur, elle n'avait pas été scolarisée. En cette période, scolariser une fille était un mauvais placement. Parce que garçon, j'avais eu une chance de rentrer à l'école. J'avais donc un devoir. Cette notion de devoir en vers mes parents, me motiva dans mes choix après mon baccalauréat scientifique. Je me dirigeai plutôt vers un travail, que vers de longues études. Alors, j'ai fait mon entrée dans une école de formation qui me promettait un emploi rapide et sûr. La formation ne devrait durer que deux années académiques. Aujourd'hui, je me réjouis, car mon choix a porté ses fruits dont je suis fier. J'ai soutenu mes frères et par la suite j'ai moi-même poursuivi mes études universitaires. Cependant au cafop, la préparation psychologique ne fut pas toujours encourageante. Nos enseignants ne manquaient pas de nous dire, que l'enseignement était un des métiers qui s'embrassaient par vocation. Ceux qui y venaient pensant pouvoir se faire beaucoup d'argent ; ceux-là devraient dès à présent changer d'école. Notre métier a toujours été ingrat, est ingrat et n'est pas prêt à changer, il restera ingrat. C'est notre devoir de vous le dire. Quand vous sortirez d'ici vous serez affectés dans des villages loin de vos régions ! Vous exercerez au milieu des peuples dont vous ignorez tout, absolument tout. Vous ne comprenez pas leurs ethnies. Vous ne les parlez pas non plus. Leurs cultures vous paraîtront étranges parce que différentes de la vôtre. Vous serez dépaysés dans votre propre pays. Il n'y aura pas d'électricité ni d'eau courante. Pour certains les routes d'accès seront impraticables. Les voyages seront de véritables calvaires. Il y a plusieurs villages qui ne sont pas accessibles en voiture. L'on vous laissera à un carrefour et

le reste du trajet vous le ferez à pied parfois tout seul avec vos bagages sur la tête. Ça ne sera pas pour un kilomètre ni deux. Parfois vous aurez à faire plus de cinq voire dix kilomètres à pied avant d'apercevoir la première maison. Certains villages ne sont accessibles qu'en pirogue. Ces pirogues qui parfois percées par endroits s'emplissent d'eau pendant la traversée et qu'il faille à l'aide d'une boîte tenter de vider. Vous serez coupés du monde moderne. Pour les nouveaux maîtres que vous serez dans deux ans ; très peu parmi vous commenceront en ville. Loin d'être une pratique discriminatoire, certaines personnes, pour des raisons valables, resteront dans des lieux à accès facile. Mais ce sont des cas vraiment rares. Nouvel instituteur rime avec village reculé. Village perdu, dans les profondeurs d'une forêt ou dans une savane loin du confort des villes. Tels étaient les avertissements de nos enseignants. Le métier s'annonçait dur. Il ne fallait pas rêver. Ils ne s'arrêtèrent pas à ces intimidations. Ce métier réserve des surprises parfois désagréables et si insoutenables qu'elles transforment le métier en une corvée orchestrée. Certes vous êtes jeunes, vigoureux, en possession de toutes vos forces, pleins de tonus et d'envie de réussir. Le savoir, avant d'avancer sur cette nouvelle voie professionnelle, est toujours bon pour aborder ce changement. Néanmoins, à côté de toutes ces difficultés, vous serez très bien accueillis et vous serez les intellectuels, modèles de vos élèves et éclaireurs de la communauté villageoise. Tout le monde vous donnera respect si vous êtes respectueux et respectables. En plus c'est un métier passionnant. Pour certains vous aurez des enfants qui ne savent rien du français. C'est à partir de votre enseignement qu'ils le parleront, l'écriront et le manipuleront avec aisance dans le respect des règles de cette noble langue. Dès ces premiers résultats vous vivrez les moments de joie. C'est à ce niveau que nous trouvons notre satisfaction nous enseignants. Transmettre son savoir, savoir-faire et

savoir-être à une génération à qui appartient le demain. Certes ils ne réussiront pas tous mais vous auriez accompli votre mission d'apporter la connaissance, d'ouvrir les yeux et tracer la voie du développement. Pour l'instant, il va falloir se mettre au travail. Si vous restez parmi nous. Nous vous encourageons. Soyez prêts, si vous voulez exercer ce métier. Gardez bien, dans un coin de votre tête, le peu que vous savez des conditions encore théoriques. C'est difficilement perceptible pour ceux qui n'ont jamais vécu au village. Ceux-là comprendront mieux après leur affectation. Nous n'avons pas parlé des bestioles de tout genre, des moustiques ou autres insectes aux piqûres mortelles. Il serait bien d'avoir aussi une idée des conflits qui pourraient subsister entre vous et des villageois. Notamment des déscolarisés aigris qui pensent tout connaître, après leur bref séjour au collège. Ou encore, ceux qui ont fait un retour à la terre, après leurs forfaits dans les grandes villes. Ainsi que les vacanciers gonflés à bloc, pour démontrer les dernières trouvailles de la ville. N'oubliez surtout pas le sort qui pourrait vous être réservé en cas de conflit. Des conflits de tout genre. Pour les hommes, des relations que vous nouerez avec des jeunes filles ou femmes mariées vicieuses. Elles sont très provocantes. Pour les demoiselles, attendez-vous aux jeunes gens prétentieux, aux cadres originaires du village ou de la région. Des conflits pourraient naître aussi entre vous-mêmes, entre collègues ou avec leurs familles. Avec les filles et fils cadres des villages, il faudra surtout coopérer. Car en cas de problèmes graves, ce sera à eux que les parents se référeront. Aussi pourront-ils vous aider pour des projets scolaires. Jusqu'à la fin de la formation vous en saurez davantage. Loin de vous effrayer, nous vous mettons devant la réalité. Pour beaucoup de vos enseignants, ce sont des choses qu'ils ont vécues. Les choses ont certainement changé. À notre temps c'était plus difficile. Cependant, il reste encore des villages où ces conditions se présenteront

à vous avec cruauté comme c'était notre cas hier. Une chose est cependant sûre, la formation ne pourra pas tout vous apprendre. Elle vous donnera les outils nécessaires, pour affronter votre vie future d'une façon ou d'une autre. Les enseignants sont là pour vous enseigner et vous aider à mieux exercer ce métier. Cependant on ne finit jamais d'apprendre. Vous acquerrez le reste de vous-même. Par votre propre implication et vos expériences personnelles sur le terrain. Tous les professeurs participaient, chacun dans sa plage de cours, à nous briffer sur le métier. C'était bien venu. Il fallait savoir où nous mettions les pieds pour éviter les illusions. Nous recevions ces conseils, en complément des enseignements purement pédagogiques. Il n'existait pas de plages horaires pour parler de ses choses là. Les professeurs, pendant leurs cours, profitaient d'une situation hasardeuse, pour nous raconter une histoire concrète. Seulement dans cette bonne ambiance de l'école, où nous apprenions notre utilité et notre travail, il était difficile voire prématuré d'imaginer ce qui nous attendait réellement sur le terrain. L'instituteur était mangé à la même sauce que l'infirmier. Ils n'avaient pas le choix. L'on les affectait où il y avait besoin. Pour ceux qui sortaient des centres de formations, le village était le lieu le plus sûr pour commencer leur métier. Alors que parmi les élèves du cafop certains ne connaissaient même pas leur propre village, d'autres n'étaient jamais sortis de Djal la capitale. Quant à moi aucun de ces récits ne me faisait véritablement peur. J'étais né dans un village. Mes vacances scolaires, je les passais au village. C'était l'occasion pour moi d'aider mes parents dans les travaux champêtres. Mon village était comme tous les vrais villages dont parlaient nos enseignants. Seulement depuis dix ans il avait connu une modernisation. L'eau courante, l'électricité le centre hospitalier ainsi que d'autres commodités faisaient partie désormais du quotidien des parents. Sinon à mon enfance, c'était le vrai village. J'ai été élevé à l'eau de

marigot comme mon père et son père à lui. C'est ma mère qui remplissait maternellement cette noble tâche. De mémoire je n'avais pas connaissance d'une mort causée exclusivement par l'eau des mares. L'obscurité n'avait pas non plus tué un être humain depuis la nuit des temps. Alors qu'est-ce qui devrait m'effrayer, moi Glôbou. Les professeurs ne parlaient pas pour tout le monde. J'étais chaque jour plus déterminé à faire ce métier pour moi et pour mes parents. Dans ce temple du savoir, l'ambiance fut très bonne, au cours de ces deux années. Nous apprîmes la déontologie de la profession, la méthodologie des disciplines scolaires ainsi que la pédagogie de l'art de transmettre, d'enseigner. Nous vécûmes des moments à jamais gravés dans nos mémoires. Même le choc de nos affectations ne pourrait nous faire regretter, ni oublier toutes ses bonnes choses vécues. Je dis nous parce que le centre de formation comptait plus de deux cents instituteurs stagiaires. Même affecté au bout du pays, rien ne pouvait me faire oublier mes amis, Idriss, Djeb, Berté, Kondoff, Alima, Edwige et Catherine. Je ne pouvais oublier non plus ces moments glorieux de compétitions sportives. Nous avons remporté deux trophées lors des tournois entre tous les cafop du pays. Un au football et l'autre au handball. Kondoff pratiquait les deux sports et il brillait à tous les postes. Moi je ne jouais que le handball. Le basket-ball, je le pratiquais aussi bien mais ce sport n'était pas au programme des compétitions. Sinon j'allais leur faire des dunks sur la tête à la manière de Charles Barkley. Mon ami fidèle Idriss Soumahoro lui était le coach adjoint, il ne savait pas jouer. Pourtant il se moquait de moi parce que je ne savais pas faire du foot. Pour me chahuter il passait à côté de moi et il criait très fortement comment un garçon ne sait pas jouer au football. Alors que lui-même ne pratiquait aucun sport. Et on ne sait même pas qui l'a nommé coach adjoint. Il était partout, aux entraînements des filles et des garçons, mon gars fai-

sait son petit malin à donner des consignes qu'il ne savait pas lui-même mettre en pratique. Il allait même jusqu'à se transformer en masseur des filles lorsqu'après des matchs, certaines joueuses se plaignaient de courbatures. Et comme l'homme est un opportuniste coquin, quand on lui fait appel dans le dortoir des filles, soit disant pour donner des soins, il prend sa trousse et crie en allant, les jaloux vont mourir. Et ça, c'était à mon endroit. Ha ! Nous avons passé de bons moments sportifs au cafop. Le sport occupait une place importante dans nos activités. Les études n'étaient pas difficiles comparées aux études dans nos universités. Au cafop on s'amusait beaucoup. Certains disaient qu'il était impossible de redoubler ou de se faire renvoyer. Et c'était la vérité. Celui qui rentre au cafop, réussit forcément. L'État avait besoin d'enseignant pour réussir son opération "école pour tous, école partout". Nous les élèves maîtres le savions et jouions là-dessus. En dehors des pressions psychologiques que nous mettaient nos enseignants, je peux avouer au nom de tous les cafopiens que le cafop était doux. On avait même un chant d'animation qui le montrait bien.

Doux doux hoho doux ho
Doux doux ho, cafop est doux ho
Doux doux hoho doux ho
On dirait y a du sucre dedans
Doux doux hoho doux ho
On dirait y a du miel dedans
Doux doux hoho doux ho
On dirait y a la joie dedans
Doux doux hoho doux ho

...

Oui le cafop était doux et tranquille. Il n'y avait pas de bulletins trimestriels de notes. Quelque fois les profs faisaient des évaluations, juste pour mesurer si la méthode était acquise ou pas. Cela n'était pas sanctionné de note. Si

cela n'était pas bien restitué, ils reprenaient la leçon. L'élément sur lequel ils étaient pointilleux était la période pratique dans les écoles. Parce qu'il faut signaler que la formation comportait deux grandes phases. Une première théorique qui se passait donc au centre et l'autre pratique. La phase pratique consistait à placer les stagiaires que nous étions dans des écoles primaires. Le maître titulaire de la classe était notre tuteur. Après deux ou trois jours d'observation, ce dernier nous laissait sa place. C'était au stagiaire d'enseigner sous l'œil de l'ancien. Il était en même temps confronté aux notions de respect, d'autorité, de méthode, de conscience professionnelle. Vis-à-vis des collègues, il était aussi confronté aux notions de sociabilité, d'ouverture d'esprit et bien d'autre vertu de la morale humaine. Le tuteur l'observait puis faisait les critiques pour bien conduire la leçon. Les professeurs faisaient des visites à leurs stagiaires pour poursuivre leur travail sur le terrain. Ces stages duraient trois semaines, voire quatre, puis nous revenions au centre pour la théorie. Cette alternance a duré les deux ans. À chaque stage, nous changions de niveau de classe. En réalité il n'y avait rien de difficile au cafop. Le terrain, le terrain qui nous attendait était l'unique problème qui hantait certaines de nos nuits. Le village, le village perdu et ses habitants qui nous attendaient, perturbait certains d'entre nous. Sinon le cafop lui était vraiment bien. C'est indiscutablement là-bas, dans ce centre de formation à Granbas, qu'a commencé, sans pouvoir rien y faire, l'historique de mon entrée dans la vie communautaire, de ce village du centre Ouest, qui jusque-là ignorait mon existence.